



Postface Déjà urbain, encore rural ?

Jennifer Buyck

► To cite this version:

Jennifer Buyck. Postface Déjà urbain, encore rural ?. Nicolas Tixier. Traversées urbaines : Villes et films en regard, MétisPresses, pp.202 - 210, 2015, 978-2-94-0563-00-5. hal-01735458

HAL Id: hal-01735458

<https://hal.science/hal-01735458>

Submitted on 16 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

POSTFACE

Déjà urbain, encore rural ?

Par Jennifer Buyck

C'est en ayant recours à l'agriculture et à l'élevage que les chasseurs-cueilleurs se sont sédentarisés aux alentours de 8 000 avant Jésus-Christ. La domestication de la nature est à l'origine de la sédentarisation et de la formation d'agglomérations humaines – des villes en d'autres termes. Ce que nous savons des villes, de ces premières villes, continue à interroger la définition même de la ville, dont l'organisation sociale repose sur l'échange. Par exemple, il est maintenant avéré que les villes égyptiennes n'avaient pas de remparts, ce qui n'est pas le cas des villes chinoises, russes ou grecques qui fondent la définition de leur « ville » sur le terme de « muraille ». Une chose semble cependant certaine, la ville n'a jamais existé seule. La ville n'existe qu'en réseaux et en relation avec des territoires. Impossible donc de définir la ville à partir d'un seul principe d'exclusion : la ville ne s'oppose pas à la campagne, elle se construit avec.

L'urbanisation planétaire

Aujourd'hui, traversées par des flux en tout genre (capitaux, biens, personnes...), les villes sont devenues plus que jamais le lieu de tous les échanges. Plus de la moitié de la population mondiale est urbaine. Les pays les plus riches sont les plus urbanisés mais en Europe comme en Amérique la phase d'urbanisation rapide est finie. Le taux de croissance des villes y est inférieur à 1% par an, contre 3% au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Il n'est plus aujourd'hui question d'exode rural. Contrairement aux pays en développement, où la croissance des villes se fait par l'accroissement démographique naturel et par les migrations internationales. Il y a là une nouvelle situation, un regain d'intérêt pour les campagnes. Si, comme nous le montre *La vie moderne* de Raymond Depardon (2008), la révolution industrielle a vidé les campagnes, elle ne les a pas pour autant réduites à néant. Ce que ce film nous montre, entre chant du cygne et chant du coq, c'est que ces campagnes sont profondément modifiées et les valeurs de la société urbaine sont désormais présentes en ville comme à la campagne.

La métropolisation concurrentielle

Le nombre de grandes villes connaît quant à lui une croissance extraordinaire. La métropolisation, comme en parle François Ascher qui correspond à « la poursuite de la concentration des richesses humaines et matérielles dans les agglomérations les plus importantes. »¹ Autrefois capitale, la métropole se veut aujourd'hui « ville globale ». En ce sens elle défie les États. Dans la mesure où les métropoles sont davantage en relation avec le monde globalisé des capitaux qu'avec les stratégies et enjeux de l'État dont elles font partie, la production et la répartition des richesses des métropoles se trouvent d'après l'économiste Saskia Sassen « dénationalisées » (*La ville globale*, 1996). Dans sa course effrénée à la compétitivité, la métropole regroupant tout ce qui se fait de plus performant en termes d'infrastructures, de services, de finances, de communications participe à l'uniformisation des comportements (vestimentaires, alimentaires, résidentiels...) tout en produisant des mélanges autant que des rejets à la fois inédits et surprenants. C'est bien ce mélange étonnant entre pittoresque innovant et de déjà vu glaçant qui trouble l'acteur américain Bill Murray dans *Lost in Translation* (Sophia Coppola, 2003). Dans la tour de verre de son luxueux hôtel, l'acteur contemple la nuit tokyoïte, mais il ne voit rien. Certes il a peu de prise sur le réel à cause du décalage horaire

¹ Ascher, F. (2001) : *Les nouveaux principes de l'urbanisme*, La Tour d'Aigues, L'Aube, Coll. « Les rencontres du nouveau siècle », p. 59.

mais c'est aussi cet ailleurs, cette ville-monde curieusement familière qu'il interroge et qui l'interroge en retour. Il est littéralement perdu en pleine traduction.

Le règne de l'urbain confus

La métropolisation n'est pas le seul phénomène qui transforme en profondeur nos territoires. En effet, depuis les années 1960 un nouveau type d'espaces est apparu, communément appelé banlieue. A peine créées et tout de suite décriées les banlieues façonnent une *Ville bidon* (Jacques Baratier, 1976). Dans ce film satirique, l'urbanisme des villes nouvelles de banlieue parisienne est violemment critiqué. Spéculations financières, brutales destructions des bidonvilles, consécration d'une société de consommation et humanisme idéaliste y rendent tout projet absurde. Au final, les espaces périurbains qui résultent de la croissance externe de nos villes se présentent plutôt comme un tissu composite intégrant – non sans mal – des villes, des villages, des banlieues, des zones de loisirs, des espaces agricoles... Si jusqu'à la fin des années 1980, les espaces nouvellement urbanisés étaient à juste titre considérés comme des cités dortoirs dépendantes d'une ville centre dans laquelle se concentraient presque la totalité des services, des équipements et de l'emploi ; à partir des années 1990, une nouvelle légitimité est donnée à ces espaces en tant que « ville émergente » (Yves Chalas, Geneviève Dubois-Taine, 1997), notion qui transforma progressivement le regard sur ces tissus urbains... Jusqu'à ce qu'ils soient progressivement considérés comme des espaces caractéristiques de la ville contemporaine, une ville diffuse.

Le mythe de la ville-centre

En 1958, Jacques Tati se jouait dans *Mon Oncle* des différences en opposant le lieu de résidence de Monsieur Hulot à celui de sa sœur et de son beau-frère, Monsieur et Madame Arpel. Le premier habite dans centre ville ancien aux sociabilités conviviales, caricature pittoresque d'une place de village, alors que les seconds résident dans un quartier de faux-semblants, morceau de ville, moderne et morcelée, dont on peine à trouver le sens. Cette dichotomie reste tout à fait d'actualité. Nous concevons toujours la ville, telle qu'elle nous a été enseignée, comme un système de cercles concentriques admettant des développements radiaux sous la forme de bourgs ou banlieues. Alors que ce modèle sous-entend la dépendance de la périphérie par rapport au centre urbain, il convient d'interroger la pertinence de ce schéma radioconcentrique simple à l'heure où la situation s'inverse, où le centre lui aussi a besoin de la périphérie. On passe donc d'une logique de couronnes à une logique de contacts, c'est-à-dire de la périurbanisation autour des villes à la périurbanisation entre les espaces périurbains eux-mêmes. Mais la ville-centre, compacte, traduit aussi l'image d'une ville idéale, clairement délimitée, homogène, régulière et abritant pourtant une mixité d'activités. Cette perception de la ville entre en résonance avec la tradition de la *polis* ou de l'*agora* et véhicule une idée d'une ville comme lieu de démocratie. Mesure-t-on bien aujourd'hui les conséquences de l'obsolescence d'un tel modèle ?

Des milieux incertains

Sur une planète majoritairement urbanisée, les dynamiques socio-économiques contribuent à étaler et diffuser l'urbanisation sur le territoire. Ainsi, on assiste à l'émergence de vastes réseaux de villes qui concourent à troubler les limites entre ville et nature, centres et périphéries, espaces bâtis et friches. La différenciation entre l'espace urbain et l'espace rural s'estompe progressivement en un processus complexe. L'établissement de nouveaux habitants urbains dans les zones rurales de périphérie a contribué au brouillage

des limites tout comme l'implantation des principales activités économiques dans ces mêmes lieux. Allant de paire avec la diffusion de l'espace bâti, la croissance exponentielle de la mobilité a accentué l'étalement urbain. L'importance accordée par notre société aux activités de loisir et aux besoins de nature apparaît aussi comme un facteur important. Les nouveaux territoires qui émergent alors entre le monde urbain et le monde rural apparaissent sous différents noms. Mais, ce que soulignent « la ville franchisée » (David Mangin, 2004) « l'entre-ville » (Thomas Sieverts, 2004) ou encore la « campagne urbaine » (Pierre Donadieu, 1998) est bien la fin d'une ville absorbée par ses marges au point de devenir intermédiaire, générique, inqualifiable. C'est dans cette ville incertaine – et ici hautement commerciale – que se retrouvent au sens propre comme au figuré les deux frères Bonzini pour leur *Grand Soir* (Benoît Delépine et Gustave Kervern, 2012). Incarnés par Benoît Poelvoorde et Albert Dupontel, les deux frères clairement en rupture sociale – l'un punk, l'autre commercial nouvellement licencié et divorcé – se jouent des centres commerciaux, décident de quitter la ville et d'avancer droit devant eux pour un véritable *road trip* des milieux incertains. À l'incertitude des milieux, l'incertitude de l'avenir ?

Des villes moyennes à l'Entre-ville

D'autre part, la périurbanisation n'est pas spécifique aux grandes agglomérations. Par exemple en France, actuellement ce sont les villes de 5 000 à 20 000 habitants qui sont concernées en premier chef par ce processus. Philippe Baron, qui dans son film documentaire *Rue des Mésanges* (2002) revient dans sa ville natale – Le Rheu, commune d'environ 7 000 habitants de la périphérie de Rennes – interroge des élèves d'école primaire : « Vous habitez plutôt à la ville ou plutôt à la campagne ? ». La réponse est unanime : « Ben, ici c'est un peu des deux ! » Avec enthousiasme et naïveté, ces enfants pointent du doigt l'épineuse question de l'identité des espaces de l'entre-deux. L'existence des milieux incertains vient en effet questionner et rendre inopérante la dualité entre ville et campagne. Devant l'impossibilité de qualifier ces milieux, Thomas Sieverts prend le parti de les réunir sous l'appellation « Zwischenstadt », une ville sans nom. Ainsi, au-delà des différences dues au développement économique, au contexte culturel ou à la topographie, les milieux incertains possèdent des caractéristiques communes. Ils s'appuient sur une structure, apparemment diffuse et désordonnée, de domaines urbains et ruraux très différenciés. Cette structure est le plus souvent sans centralité mais offre une multitude de zones, de réseaux et de nœuds dont la fonction est plus ou moins spécialisée.

Les paysages du quotidien urbain

En imaginant que des limites claires entre ville et campagne aient un jour existé, les termes de « rurbanisation » (Gérard Bauer et Jean-Michel Roux, 1976), de « campagne urbaine » (Pierre Donadieu, 1998), de « ville-campagne »² ou de « campagne-ville »³ annoncent plutôt leur effacement. *La ligne de partage des eaux* (Dominique Marchais, 2013) donne à voir cette nouvelle donne et les paysages du bassin versant de la Loire portés au regard ne sont pas sans poser de questions. De la source de la Vienne sur le plateau de Millevaches jusqu'à l'estuaire, l'eau est partout où l'on ne l'attend pas : dans les zones d'activités, les zones humides, les fossés et les autoroutes... Et c'est un paysage entremêlé, une interdépendance révélée qui s'offre à nous. Difficilement qualifiables, ces paysages, que l'on appelle trop vite des « paysages ordinaires », font l'objet de nombreuses critiques. Ils apparaissent comme interchangeable et même comme

² Berque, A., Bonnin, P., Ghorra-Gobin, C. (2006) : *La ville insoutenable*, Paris, Belin.

³ Deschenaux, C., Monteverti Weber, L., Tranda-Pittion, M. (2008) : *Campagne-ville : Le pas de deux*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes.

destructeurs de paysages : « la ville, (...) serait cette nappe fatale qui ne cesse de s'étaler autour de son centre historique, et qui absorbe sur son passage le paysage qui l'entoure. »⁴ Cette idée, largement partagée mais trompeuse, se base sur une approximation selon laquelle la campagne et le paysage ne font qu'un. Une association entretenue par une représentation commune qui ne voit pas de paysage là où il n'y a pas de nature, et plus particulièrement pas de végétation. La campagne est, en France, fortement appréciée pour ses qualités visuelles et le paysage est quant à lui contingent à la présence de cette campagne. Cependant, à l'heure de l'urbain généralisé, associer paysage et campagne reviendrait à affirmer la « mort du paysage » (François Dagognet, 1982), ou tout au moins à annoncer l'émergence d'un autre paysage.

Le dépaysement ordinaire

Nous ne croyons pas en la mort annoncée du paysage mais plutôt, comme l'affirme Augustin Berque, « notre époque est celle du paysage »⁵. Il y a bien un malaise, une crise du paysage ; les rapides mutations et les profondes métamorphoses du territoire, comme celle de la destruction des Halles parisiennes dans *Touche pas à la femme blanche !* (Marco Ferreri, 1974), ne nous permettent plus d'y lire des paysages et pire, elles nous servent non pas de décor mais de terreau à notre propre crise politique et sociale : « La question se pose tout autrement : disposons-nous des modèles qui nous permettraient d'appréhender ce que nous avons sous les yeux ? Non, semble-t-il. Nous serions, devant nos villes autant que devant nos campagnes, dans le même dénuement perceptif (esthétique) qu'un homme du XVII^e face à la mer et à la montagne. C'est un "affreux pays", qui ne suscite que la répulsion.»⁶ Notre regard, en perte de repères – et peut-être déjà en apprentissage – ne nous permet donc pas à l'heure actuelle de prendre en compte la complexité de l'urbanité contemporaine. Nous la refusons. Elle nous dépasse. La distanciation, le recul esthétique nécessaire, n'ont pas encore trouvé place dans les lieux de l'entre pour faire collectivement paysage. L'identité problématique de ces milieux – exotiques et pourtant si familiers – sont les principaux freins à une nécessaire reconnaissance paysagère.

Apprendre à voir

Faire advenir des paysages, rendre intelligible notre dépaysement quotidien, telles sont pour moi les ambitions de ces *Traversées Urbaines*. C'est donner la parole à une urbanité incertaine, innommable, parfois déjà urbaine bien qu'encore rurale, et toujours en quête de reconnaissance. C'est donner à voir cette toile de fond qui est la matière de nos vies urbaines. C'est aussi aider à comprendre ce décor chaotique qui n'est que le reflet d'un mode de fabriquer le territoire en panne. Et c'est enfin amener à réfléchir le paysage de nos activités urbaines dans leur ensemble.

Jennifer Buyck est architecte et maître de conférences à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble, elle est responsable du master 2 « design urbain ». Membre du laboratoire Pacte, ses recherches concernent principalement les questions de paysage et d'agriculture mobilisées au sein des projets d'urbanisme.

⁴ Versteegh, P. (2005) : *Méandres : Penser le paysage urbain*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romanes, Coll. « Architecture », p. 7.

⁵ Berque, A. (2008) : *La pensée paysagère*, Paris, Archibooks, p. 12.

⁶ Roger, A. (2006) : « Mort du paysage », in Berque, A. (éd.) : *Mouvance II : soixante-dix mots pour le paysage*, Paris, Ed. de la Villette, p. 67.